

cahiers du
CINEMA

*Samuel Fuller
Mizoguchi Kenji
Jacques Tourneur
Orson Welles*



procédé me fait penser à un autre maître du plein-creux, également expert à dérouter le lecteur de ses obsessions. Tant pis, on dira que nous amalgamons n'importe qui et n'importe quoi, mais j'introduirai ici, après Roussel, un second moustachu, Alain Robbe-Grillet, dont « La Maison de Rendez-vous » écrase par sa limpidité et ses multiples plans de lecture tous les romans parus cette année. Or, à l'image du Robbe-Grillet, le film de Vecchiali est construit sur une série de clichés et de mythes populaires, qu'il est permis ou non, comme chez l'écrivain, de recevoir au premier ou au second degré. Faute de conclure, est-il besoin de préciser que Paul Vecchiali porte, lui aussi, une fort belle moustache ?

Michel MARDORE.

Le jeu quotidien

DOM ROBERTO (DOM ROBERTO) Film portugais de Ernesto de Sousa. **Scénario** : Leao Penedo, Ernesto de Sousa. **Images** : Abel Escote. **Musique** : Armando Santiago. **Assistants** : Gonsalves Preto, Antonio Montes, Luis Felipe, Jacobetty. **Chansons** : Helena Claudio et Alexandro Neill. **Montage** : Pablo del Amo. **Son** : Augusto Lopes, Heliodoro Pines. **Interprétation** : Raul Soluado (Joao, dit « Dom Roberto »), Gliunia Quartin (Maria), Luis Cerqueira et Costa Ferreira (Les deux vieux), Fernanda Alves, Ruis Vlendes, Breyuer, Olga de Fonseca, Sperança, Monteiro, Adelaide Joao. **Production** : Cooperativa de Espectador, 1961. **Distribution** : Cinéfil. **Durée** : 1 h 35 mn.

En marge du festival de Venise 1963, un petit homme brun présente à la fois modestement et fièrement, en franc-tireur courageux, dans une salle louée à ses frais, un film hors-la-loi comme l'était, dans les mêmes circonstances, « Pelle Viva » de Giuseppe Fina. L'un et l'autre film ont fini par être révélés aux cinéphiles parisiens cette année, après avoir été inscrits au catalogue des Fédérations de Ciné-Clubs. Quelques animateurs de la F.F.C.C. connaissaient d'ailleurs l'auteur de « Dom Roberto » depuis plus de dix ans, depuis ce temps où Ernesto de Souza était souvent, avec d'autres critiques étrangers comme Delvaux, l'hôte des stages de Marly. Souza avait alors fondé une revue de cinéma, « Image », et il savait quel long et patient combat il lui faudrait livrer pour réaliser un jour, chez lui, un film comme savait quelle serait sa propre patience, Delvaux qui nous montrait alors les petits films que réalisaient en 16 mm, sous sa direction, ses élèves de lycée. Aujourd'hui, six ans après ces rencontres de Marly, nous voyons les films de Souza et Delvaux.

« Dom Roberto » a été produit en coo-

pérative. Avec un budget de 17 millions d'anciens francs, des acteurs non professionnels, avec toute sa ferveur et son énergie, Ernesto de Souza a fait son film. Son personnage, Joao, est montreur de marionnettes mais les enfants lui donnent le nom même du guignol portugais, Dom Roberto. Joao est un artiste de quartier pauvre, un amuseur d'enfants pauvres. Il est lui-même très pauvre et pour cela est chassé de sa chambre. Mais le dénuement, la détresse de Maria sont encore plus grands. Elle non plus n'a pas de toit, ni de travail. Joao la rencontre, la sauve du suicide. Ils vont survivre d'abord, puis vivre l'un près de l'autre, Joao désire bientôt secrètement, pudiquement, que ce soit l'un avec l'autre. Ils ont trouvé un refuge précaire dans une maison vide qui doit être abattue par des constructeurs. Ils s'y font une hutte en pleine ville, en pleine civilisation. La fin ne sera ni heureuse ni malheureuse, ils survivent. Mais le film de Souza n'est pas une histoire d'amour et de misère, c'est un film de tendresse humaine et de courage, un visage de bonté. De Souza est un homme de culture, et de grande culture cinématographique, et son film est une œuvre d'artisan et de poète au cœur et à l'esprit libres et ouverts. Il a évité tous les pièges : le misérabilisme, le populisme, la sentimentalité, le réquisitoire social, le folklore. Ce n'est pas une histoire de misère mais un film sur la pauvreté. C'est très rare. Ce n'est pas une pauvreté de conte de fée, ni une pauvreté de bohème, d'artiste famélique, ni une pauvreté toute simple dont on ferait vertu franciscaine, c'est la pauvreté d'un humble portugais, sans plus.

Joao est un personnage de miracle médiéval, un théophile, faiseur de tours ou montreur de marionnettes, mais sans aura qui veuille poétiser. Dom Roberto c'est guignol, ce n'est pas une marionnette de cabaret rive gauche ou de tournées culturelles. Pour être aujourd'hui au Portugal, montreur de marionnettes populaires, au lieu de vendre des cigarettes américaines au marché noir ou de passer clandestinement les Pyrénées pour échouer entre un bidonville français et un chantier de travaux publics, il faut être un peu illuminé, candide, il faut se mouvoir toujours à quelques centimètres au-dessus du sol, être moralement funambule. C'est ce que Souza a fait voir avec tant de tact, de mesure, de retenue. Ce tact, cette retenue sont autant de qualités de son personnage. Ce n'est pas la timidité qui retient Joao devant cette jeune fille qu'il se met à aimer et dont il voudrait faire sa compagne, c'est un sentiment ancien sinon perdu, de courtoisie et de respect, qui jamais ne prête ni au rire, ni à l'attendrissement. Le film est contemplatif, mais il n'étire pas sa durée, il ne prolonge aucun instant, mais ces instants s'écoulent lentement, pleinement. Si parfois on pense à Bresson, parfois à Rossellini, ce n'est pas

qu'il s'agisse d'influences directes, ni même de la part de Souza, d'un hommage ou d'un salut à Bresson ou à Rossellini. C'est nous qui saluons par là, Ernesto de Souza et qui rendons hommage à l'honnêteté, à la luminosité, à l'aloi de son talent. — René GILSON.

Le retour du lieutenant Zawistowsky

LOTNA (LA DERNIERE CHARGE) Film polonais en couleurs de Andrzej Wajda. **Scénario** : Wojciech Zukrowski et Andrzej Wajda, d'après un récit de Wojciech Zukrowski. **Images** : Jerzy Lipman. **Musique** : Tadeusz Baird. **Décor** : Roman Wolyniec. **Interprétation** : Jerzy Pichelski, Adam Pawlikowski, Jerzy Moes, Mieczyslaw, Bozena Kurowska, M. Loza, Roman Polanski. **Production** : Z.R.F. Kadr, Film Polski, 1959. **Distribution** : Pleins Feux. **Durée** : 1 h 30.

« La dernière charge » pourrait être le titre d'un western polonais, et poussons le poncif, une vieille aventure anthonymanienne avec des feuillages, des chevaux et des ciels bleus décadents passés au tamis de la conscience de classe et de la réflexion a posteriori, toutes choses assez pénibles à écrire et à lire.

Mais « Lotna », c'est polonais et c'est : — Un film de Wajda, aux trois quarts en couleurs et monochrome pour le quart restant ;

— Le nom d'une jument blanche au galop particulièrement rapide et esthétique, de l'avis général des protagonistes de Lotna le film ;

— Le symbole transparent, et qui ne rougit pas de l'être, d'une Pologne non socialiste, brave jusqu'à la bravacherie, grande chargeuse de Panzers en état de marche, sabre au clair et debout sur les étrières.

On aura reconnu là un thème cher à Wajda — l'âme polonaise dans ses rapports avec diverses réalités contemporaines — mais mieux exploité par le Munk d'« Eroica » auquel on ne peut ici s'empêcher de penser. Une précision au passage : oui, Munk est grand, mais Wajda n'est pas minuscule pour autant. Ici, Wajda a tourné au-dessous de ses moyens, alors que Munk était égal à lui-même.

En fait, « Lotna » semble manquer constamment de l'une des quatre dimensions nécessaires pour faire une œuvre ou ce que l'on a pris l'habitude de désigner ainsi. Il y avait, dans « Cendres et diamants », un grand crucifix renversé qui oscillait en grinçant ; « Lotna » est un crucifix qui ne grince pas et n'oscille pas ; il ne reste que l'idée privée de ses déterminations, c'est-à-dire en l'occurrence de sa substance.

Mieux vaut pour le reste se référer à une bonne critique d'« Eroica » — ou revoir « Eroica ». — Michel PETRIS.